

15^{ème} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 474 B
26 Février 1942
2 francs



MARIKA ROKK, " la mieux aimée " des nouvelles vedettes de l'écran. Elle est belle, généreusement romantique pour les âmes sentimentales, mais aussi, pour toutes les autres : " swing " - oh combien ! FILLE D'ÈVE, nulle mieux qu'elle ne méritait ce qualificatif... et c'est le titre de son dernier film.

Ciné-club des AMIS de la Revue de l'Ecran

Des deux dernières séances, celle du samedi 14, fut grâce à la venue d'Ashebbé, consacrée au film policier, sujet passionnant pour qui aime toutes les formes réelles du cinéma.

Parisien, en dépit du nom qu'il porte, ancien détective, romancier, scénariste, Ashebbé resta surtout l'auteur de *Pépé le Moko*, une des plus parfaites réussites du cinéma français. Une de ses œuvres, *Dédé d'Anvers*, allait faire l'objet d'un film important quand la guerre survint.

Ashebbé nous parla de la véritable histoire de *Pépé le Moko*, vécue par lui, des modifications qu'il y apporta lui-même dans son roman, et enfin de celles du film. Il est du reste le seul à préférer *Casbah* au film de Julien Duvivier car Boyer se rapprochait plus du véritable personnage — un norvi marseillais — que Gabin, plus étoilé, et 100 % parisien.

Après avoir écouté de passionnantes histoires d'identification de criminels, l'auditoire prit part à une discussion sur le film policier, ses qualités et ses défauts. Et, pour terminer, Ashebbé nous raconta un scénario dont il est l'auteur et qui sera prochainement tourné à Paris. Vive discussion sur sa distribution possible: Blanchette Brunoy, Jacqueline Delubac, etc., et dans le rôle de l'inspecteur Bénard: Génin.

Remercions en terminant Ashebbé du geste amical qu'il eût en offrant au Ciné-Club un exemplaire de luxe dédié de *Pépé le Moko* et de *Dédé d'Anvers*.

La réunion de samedi dernier nous permit de présenter à nos lecteurs un « espoir »: Florence Lynn, dont le nom éveilla d'emblée l'attention de qui se souvient du cinéma muet. N'est-elle pas la fille d'Emmy Lynn qui fut, au cours des dix années qui précéderent le « parlant » une des grandes tragédiennes de l'écran ?

Florence Lynn qui, après de solides études où elle trouva cette base intellectuelle qui manque à tant d'aspirantes-vedettes (à tant de vedettes aussi d'ailleurs) ne songeait nullement au cinéma, était secrétaire de la N. R. F. quand on lui proposa un rôle sur scène dans *L'Ecurie Watson*. Et elle eut la chance, pour son premier film, de commencer avec un des plus grands metteurs en scène qui soient, puisque Jacques Feyder lui confia un des principaux rôles d'*Une femme disparaît*, la fille de Françoise Rosay et la femme de Claude Dauphin.

Aux questions insistantes qui lui sont posées sur le métier d'acteur, Florence Lynn répond avec beaucoup de tête, et une grande sûreté. Tout cela donne confiance, l'atavisme et l'intelligence de Florence Lynn nous obligent à attendre avec attention sa première manifestation cinématographique.

SAMEDI 28 FEVRIER, à 17 h. 30, en notre local, 45, Rue Sainte, RECEPTION SURPRISE, suivant la formule en usage.

Les demandes d'adhésions sont reçues aux PERMANENCES les Vendredis, Lundis et Mercredis, de 18 h. à 18 h. 30, et aux autres jours et heures, aux bureaux de la Revue, 43 Bd de la Madeleine.

LA KERMESSE

personnage de Film

C'est avec *Solitude* (le premier, car il y en eut deux) que la fête foraine fit ses débuts officiels à l'écran. Elle était évidemment traitée au goût américain, trépidante et violente, c'était le plus moderne des « Luna-Park » qui, démon multiple, intervenait dans la vie, nouait, déchirait et reconstruisait la trame du drame. Plus tard, le cinéma français adopta le sujet, mais plus épris de pittoresque, il choisit généralement la vieille fête foraine avec ses naïvetés, il lui donna assez rarement un rôle de premier plan et préféra en faire un cadre moins banal qu'à l'ordinaire mais n'intervenant guère dans l'évolution de l'histoire (Il est néanmoins des exceptions, *Liliom*, par exemple).

Quant au cinéma allemand, plus âpre dans ses sujets de prédilection, le tourbillon de joie populaire d'une « foire » sembla longtemps ne pas convenir à sa gravité, ou c'était alors pour y placer le beuglant de *L'Ange Bleu*. Il fallut son évolution — car



Marika Rokk est peut être la vedette du cinéma allemand que le public adopta le plus facilement...

en gardant ses lignes essentielles, il suit une courbe très nette — pour qu'il put y penser. Actuellement nous assistons dans le cinéma germanique à un besoin d'air plus vif, un besoin de fantaisie, une aspiration vers l'humour, un humour qui se cherche encore mais qui sent sa nécessité. Les cadres ont changé, on a vu l'ascension d'un être de charme et de vie, d'un être qui sait être tout en même temps romantique et « swing »:



... il faut dire qu'elle avait des arguments irrésistibles et qu'elle n'en fut jamais avare.

Marika Rokk. Alors, tout naturellement, la kermesse est entrée dans le champ des caméras. Elle y vient comme une fatalité antique, jouant son rôle de façon directe... mais une fatalité joyeuse. Elle entre en scène tout de suite dans *Fille d'Eve* que nous voyons cette semaine à Marseille (au Majestic et au Studio).

Une jeune femme sur le quai de la gare; un monsieur l'aborde, elle ne répond pas et monte dans un autobus; le monsieur la suit et paie les billets: « C'est plus cher, déclare le receveur. — Comment plus cher! Qu'est-ce que c'est que cet autobus? — L'autobus de la kermesse, tout est compris, le transport, les attractions, tout... » et l'amour par-dessus le marché! Est-il exagéré de parler du « fatum » dans le sens le plus antique du terme! Tout est relatif, évidemment.

R. M. A.

DONT ACTE

M. Yvan Noé, le réalisateur des *Hommes sans Peur*, nous prie de publier la rectification suivante: Dans le film *Les Hommes sans Peur*, il n'y a pas eu d'enregistrement sur disques. Toute la musique à enregistrée par les cent musiciens de l'Opéra de Monte-Carlo au moyen du camion de son de « France-Productions », dans la salle même de l'Opéra de Monte-Carlo. Dont acte.

OMBRES QUI PASSENT

NICOLAS RIMSKY

l'ennemie s'entêtait à faire pleuvoir sur lui les coups les plus inattendus. Le personnage était assez proche de celui qu'animait sur tous les écrans Charlie Chaplin, et les

par
RENÉ JEANNE

bons petits camarades ne manquèrent pas de remarquer que les lauriers de Charlot empêchaient Rimsky de dormir et de le lui reprocher plus ou moins aigrement. La remarque était peut-être juste, le reproche ne l'était pas car si Rimsky admirait comme il se doit Charlot, jamais il ne pensa à le concurrencer. Mais quel est, à l'époque du



Nicolas Rimsky dans un de ses rôles de composition

cinéma muet, l'acteur comique qui a pu échapper à l'emprise de Charlie Chaplin, Buster Keaton ou Harold Lloyd? Qui oserait le prétendre?

D'ailleurs la ressemblance entre le petit homme au chapeau melon et le personnage campé par Rimsky n'allait pas si loin que se plaisaient à l'affirmer les bons petits ca-

marades. Le modeste bourgeois à qui l'acteur russe prêtait ses apparences ne se souciait pas plus de servir certaines revendications sociales que d'être élevé à la hauteur d'un symbole et s'il avait affaire aux gendarmes ce n'était jamais qu'à la façon d'un héros de Courteline. Mais au fait, pourquoi n'a-t-on jamais reproché à Rimsky d'avoir cherché son inspiration dans Courteline?

Mais qu'importe? Les chiens aboient, la caravane passe. Rimsky répondit aux critiques en tournant *Ce cochon de Morin* où il fit revivre avec une humanité, à la fois pittoresque et exacte, le personnage imaginé par Guy de Maupassant. Ce film fut le sommet de la courbe que décrit la carrière de Rimsky et cela non seulement parce que l'irruption du parlant dans la vie cinématographique le priva, comme ses compatriotes Mosjoukine, Koline, Lissenko, des rôles qui auraient pu le maintenir au rang où il s'était élevé, mais encore parce que, déjà à l'époque où il avait tourné *Ce cochon de Morin*, il avait quitté le studio de Montreuil et que privé de l'atmosphère à laquelle il était habitué et de tous les avantages que procure le travail en équipe, il avait perdu un peu de sa personnalité.

Il est difficile d'imaginer l'influence qu'eut sur la production cinématographique de la fin du muet le succès remporté par les vedettes de Montreuil, succès qui amenant chacun de ces artistes à se croire tout permis entraîna la dislocation de la troupe. Rimsky, comme Mosjoukine, fut la victime de son succès.

Si la troupe de Montreuil ne s'était pas dispersée dans les années 1926-28, si encore rassemblée, elle avait serré les rangs à l'irruption du parlant, peut-être aurait-elle résisté, peut-être aurait-elle trouvé le moyen d'utiliser le talent de chacun de ses membres et peut-être Mosjoukine et Rimsky auraient-ils échappé au sort qui fut le leur, loin du berceau de leur réussite.

Mais à quoi bon se lancer dans la voie des hypothèses? Ce qui est certain c'est que, de même que Mosjoukine, Nicolas Rimsky ne put lutter contre « le parlant » où son accent le mettait en état d'infériorité. On resta longtemps sans le voir sur les écrans, puis il y réapparut dans un petit rôle de conducteur russe de taxi dans le *Gribouille* d'Allegret. Et puis... Et puis l'annonce de sa mort!...

Eût-il la fin solitaire sur un lit d'hôpital qui fut celle d'Ivan Mosjoukine — Eût-il une mort paisible entourée de soins et d'amitié? Peut-être le saurons-nous un jour. En attendant ayons pour lui le souvenir qui est dû à l'artiste de talent, au bon serviteur du Cinéma Français, et aussi à l'homme cultivé, discret et aimable qu'il fut et pour qui tous ceux qui le connurent et le virent travailler eurent j'en suis sûr, comme j'en eus moi-même, de l'amitié.

UNE " VOIX " ET UN SOURIRE : GERMAINE ROGER

Dans le calme salon de thé, il n'y a personne. Un instant, le doute m'effleure. Non, pourtant c'est bien ça, c'est bien ici que Germaine Roger m'a fixé rendez-vous. On la connaît d'ailleurs très bien, c'est une habituée de la maison. Je m'assieds donc et j'attends. Je pense à la carrière de Germaine Roger qui est non seulement une vedette de cinéma mais aussi et même avant tout une grande artiste d'opérette et de music-hall. Elle ne sont pas nombreuses celles qui possèdent à la fois une voix sans défaillance et un physique charmeur. Germaine Roger a la chance d'avoir les deux. Et lorsqu'elle rit, de ce rire si franc et si gai, elle est encore plus charmante...

La voici d'ailleurs qui arrive, en s'excusant du retard :

— Je suis toute courbaturée, car figurez-vous que je prends depuis plusieurs jours des leçons de danse et par-dessus le marché de danse russe, alors vous comprenez...

Elle se laisse tomber sur un fauteuil.

— Il faudra pourtant que je vous pose quelques questions. Le supplice de l'interview, quoi ! Est-ce vrai que vous avez débuté dans le domaine artistique en gagnant le premier prix d'un concours de photogénie ?

— Parfaitement, j'ai gagné ce concours.

— Voilà qui va faire rêver pas mal de petites filles en mal de cinéma !

— Elles auraient bien tort ! s'exclame Germaine Roger, car c'est précisément ce concours qui m'a fait perdre du temps. Fière d'avoir obtenu ce premier prix, je comptais bien devenir vedette grâce aux clauses du contrat que l'on m'avait généreusement signé après la compétition. Et alors, j'ai attendu pendant des mois et des mois. Chaque fois que je venais timidement demander que l'on voulût bien remplir les engagements, le directeur se mettait en colère et criait : « Alors, c'est maintenant que vous venez m'embêter ? »

C'est bien là le sort des lauréates de concours de tout acabit et des « misses » en tout genre. Heureusement pour elle, Germaine Roger avait beaucoup d'énergie et le feu sacré. Lasse d'être éconduite, elle fit ses bagages et partit pour Paris où elle apprit vraiment le métier qu'elle aime. Là,

plus de fausses illusions, mais un travail acharné et véritable : leçons de diction, leçons de chant, leçons partout et toujours. Peu à peu, en marge de son apprentissage que l'on pourrait appeler théorique, Germaine Roger s'essaya dans des petits rôles, joignant ainsi la pratique à la théorie.

On connaît la carrière cinématographique de Germaine Roger. Ayant débuté dans un petit rôle d'*Hôtel des Etudiants*, elle n'arrêta plus de tourner, interprétant des personnages dont l'importance allait croissant.



cendo jusqu'à la « vedette », dans des productions tournées à Paris, à Berlin ou dans le Midi. Rappelons *Bariole*, *La Mascotte*, *Caprice de Princesse*, *Tambour battant*, *Trois de la marine*, *La caserne en folie*, *Train de plaisir*, *La petite sauvage*, *La petite dame du wagon-lit* et enfin *Un de la Canebière* et *Les gangsters du Château d'If*. Tous ces vaudevilles et opérettes ne sont pas des œuvres d'art mais Germaine Roger a toujours pu mettre en valeur son charme, sa voix et son talent si personnels.

Revenue dans sa ville natale après l'exode, Germaine Roger a tout naturellement

consacré son activité à l'opérette et au tour de chant, en attendant de reprendre le chemin du studio. Dernièrement on a pu la voir dans *La star et le champion* où elle avait Jules Ladoumègue et Pauline Carton pour partenaires, puis dans *La veuve joyeuse*.

— En ce moment, j'entreprends précisément une tournée avec *La veuve joyeuse*, et c'est un travail très dur, me confie la romantique Marseillaise des *Gangsters du Château d'If*, car une tradition établie par Reda-Caire et Lemercier veut que la vedette du spectacle fasse son tour de chant personnel entre le deuxième et le troisième acte. C'est dur, mais évidemment agréable ! A propos, je vais également chanter à Toulon pour les œuvres de la Marine de Guerre.

— Et le cinéma ?

— Des tas de projets, comme tout le monde, mais vous savez aussi bien que moi qu'il vaut mieux ne pas en parler... avant terme.

La sœur de Germaine Roger qui vient de nous rejoindre, nous annonce une drôle de nouvelle :

— Figure-toi, Germaine, qu'on est venu chercher tes photos en corbillard...

Un éclat de rire sonore accueille cette nouvelle :

— En corbillard ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Explique-nous ça !

L'explication est simple : la marine avait besoin de 500 photos que Germaine Roger devait dédicacer et vendre au profit du Secours National après son récital. Le marin chargé de récupérer ces photos avait un copain, chauffeur de pompes funèbres, qui se rendait à Marseille avec sa voiture. Il le chargea donc de la commission...

N'empêche que la concierge du Boulevard Flammarion devait faire une drôle de tête quand le corbillard s'est arrêté devant la porte et que le chauffeur a demandé :

— Madame Germaine Roger, s'il vous plaît ?

L'histoire amusa follement l'héroïne involontaire de cette petite comédie due aux difficultés de transport et c'est sur un dernier éclat de rire, de ce rire si vibrant et sincère, que nous nous séparâmes.

Charles FORD.

SOUS LE CIEL DE MANOSQUE AVEC BLAVETTE



Girard

C'est dans une petite ville des Basses-Alpes, à Manosque, pays de Jean Giono, que j'ai rencontré Charles Blavette. Ce jour-là, de la table de café où je m'étais installé, je ne vis d'abord que deux godillots et le pantalon de velours d'un joueur de belote.

— Quarante d'annonce... Dix de der... Et voilà !

— Et voilà, et alors... J'ai perdu.

J'avais trouvé l'inoubliable *Tonin de La femme du boulanger* ; le premier rôle de *Tonin* de Jean Renoir, tout simple dans la vie comme sur l'écran.

— Voulez-vous me dire le but de votre séjour à Manosque ? Est-ce un but cinématographique ?

— Oui et non ; il y a des projets concernant un livre de Jean Giono, mais pour des raisons techniques ils seront remis à plus tard.

— Parlons donc passé. Racontez-moi quelques souvenirs de *Remorques* qui a obtenu ces temps derniers un beau succès à Paris.

— J'ai gardé un très bon souvenir de mon dernier rôle dans *Remorques*. Certaines scènes du film ont été tournées sur le « Mastodonte » au large de Brest, avec le commandant Hamont, un authentique commandant sur un authentique navire. D'ailleurs, plusieurs personnes de notre équipe eurent à en souffrir. Jean Gabin et moi, nous avions fait notre service dans la marine ce qui nous donnait évidemment une certaine assurance. Par contre, l'opérateur Thirard n'avait pas eu la même chance et comme nous lui avions conseillé le pain, remède classique contre le mal de mer, au cours des prises de vue un spectacle curieux s'offrait souvent à nos yeux : un Thirard verdâtre, l'œil fixe, accroché à sa caméra et mâchonnant ou plutôt ruminant un mor-



Girard

ceau de pain sec avec un air de lamentable dégoût. Nous eûmes cependant des heures plus calmes et Jean Gabin se plaisait parfois à me crier d'un bout du pont à l'autre en me montrant au loin les îles bretonnes baignant dans la brume : « Oh ! Blavette ! Les îles de Lérins ! »

— Malheureusement il y manquait le soleil du midi ! Il faut maintenant que je vous pose la question classique : quels sont vos projets ?

— Je viens de signer un contrat avec la Continental et je pars dans quelques jours pour Paris où sera donné le premier tour de manivelle de *Simplet* de Carlo Rim. Les extérieurs seront tournés à Nice et sur la Côte. Dans ce film on m'a confié une composition intéressante de pêcheur. Comme dans *La femme du boulanger*, j'aurai la grande joie de jouer avec mon oncle Delmont. Voilà donc tout ce que je sais sur ce film, sinon qu'Andrex fera partie de la distribution qui n'est pas encore entièrement arrêtée.

— Je crois que quelqu'un désire vous parler... Cet homme là-bas en cote bleue...

— Sapristi, j'avais oublié ; je lui dois l'apéritif. J'ai déjà une demi-heure de retard, excusez-moi... Oh Arnoux ! que diés ?

Blavette est parti là-bas entre les tables et les verres, simple et franc, sous le clair soleil d'hiver...

Texte et dessins d'Olivier GIRARD



Voici encore une fois Blavette attablé dans un bistrot, mais cela se passe dans *Remorques* et son compagnon est Jean Gabin.



Avec une précision quasi-chronométrique le vieux film de Howard Hughes sur le gangstérisme organisé, Scarface, continue à réparaître à peu près chaque mois dans l'une des salles de la 42e Rue à New York. On compte que ce film dramatique qui a catapulté Paul Muni, George Raft et Boris Karloff jusqu'à la célébrité n'a pas été projeté moins de 70 fois autour ou alentour de cette fameuse rue. Et pour cou-

Sous les auspices de Bob Savitri, le film de King Vidor Notre pain quotidien avec Tom Keene, est devenu plus commercial sous le titre Carrefours de l'Enfer.

ronner ce phénomène, Scarface a été montré maintes et maintes fois dans plus de 3.000 salles partout aux Etats-Unis. Dans beaucoup même plus de quinze fois !

CELUI QUI FAIT DES MIRACLES

Il faut attribuer l'origine de cette espèce de petit miracle à Bob Savitri, Président et bon génie de l'Astor Pictures Corporation, expert extraordinaire dans l'art de ressusciter les films « finis ». Quand les augures des services de ventes des grands studios décident de reléguer certains de leurs films au tas de vieux déchets, M. Savitri apparaît invariablement en proposant de leur faire rapporter quelques milliers de dollars supplémentaires. Etant naturellement entendu qu'il lui sera réservé un honnête pourcentage sur les recettes. Dans ce but exprès il fait environ trois voyages par an à Hollywood, fouille les films « périmés » et choisit les fantômes potentiellement revigorables. Il est rare qu'il n'en sorte pas avec un gagnant. Par exemple le cas de Scarface : quand les spécialistes des United Artists avouèrent qu'ils ne pouvaient plus en tirer un sou, Savitri décida Howard Hughes à lui céder les droits de distribution. Il y a six ans de cela, jusqu'à ce jour il a ramassé 250.000 dollars avec Scarface, ce qui a évidemment ravi le producteur et ce qui a incidemment laissé 25.000 dollars dans son porte-monnaie.

LES VIEUX « CLASSIQUES »

Travaillant avec les studios sur la base d'un pourcentage minimum de 10 p. 100, Savitri acquiert les droits de distribution aux Etats-Unis par des conventions habituellement sans réserve ni restriction. Car après son acquisition, il peut retirer, couper, arranger, tripatouiller et même quelquefois colerier les films à la main. Le catalogue



William Hart, un des plus célèbres cow-boys de l'écran dont le dernier film Tumbleweeds a été plusieurs fois « rajourné »



Connaissez-vous le tessinateur de l'équipe ? C'est certainement le plus charmant garçon du monde, mais ses distractions donnent au rédacteur en chef des cheveux blancs. C'est aller un M dans accommoder et apporter commoder et apporter triomphalement son dessin trop tard pour qu'on y puisse rien changer. Peut-être veut-il fournir un « doigt dans l'œil » à nos confrères ?



Comme dit notre collaborateur, Scarface devait « catapulte » Paul Muni et quelques autres jusqu'à la célébrité. Le film lui-même est toujours en vogue.

actuel des Astor Pictures comprend soixante grands films et dix courts métrages dont Hell's Angels (Les Anges de l'Enfer), The last mile (Le dernier mile), Sky Devils (Les démons de l'air), Cock of the air, Street Scene, Rain (Pluie), The bat Whispers, Tumbleweeds et The Birth of a Nation (La naissance d'une Nation) pour lesquels il n'a d'ailleurs que des droits partiels.



Spencer Tracy, obscur interprète des Démons du Ciel, est devenu un acteur célèbre. Grâce à Savitri, ce vieux film est encore à la mode.

par GEORGES H. GALLET

PEU ORTHODOXE MAIS PROFITABLE

Ces films qui sont placés aux exploitants par les 28 bureaux qu'Astor Pictures possède à travers tout le pays donnent une idée de la variété et de la qualité que M. Savitri recherche dans ses productions. Le placement de films depuis des dizaines d'années a développé en lui un sens inné de leur exploitation à haute pression tant et si bien que maintenant il ne réédite que rarement un film dans sa forme originale. Il a modernisé Les Anges de l'Enfer et les a rendus plus aérodynamiques (c'est le cas de le dire) en supprimant 5.000 des 15.000 pieds de la version première. Puis, il y a ajouté de nombreux combats aériens qui avaient été tournés mais jamais utilisés. Finalement la publicité annonça l'œuvre refourbie à neuf comme étant La bataille de Londres et invita les spectateurs à voir les avions défendres Londres.

La distribution avec ses stars et le titre même sont justiciables d'une forme spéciale de la retouche Savitri. Dans Sky Devils, par exemple, Spencer Tracy n'était qu'un nouveau venu quand le film parut pour la première fois en 1932. Savitri augmenta là aussi les combats aériens et proclama le film comme « le premier grand film de Spencer Tracy », jouant ainsi sur la valeur acquise

par cet auteur du point de vue de la caisse. Résultat : ce vieux film est aujourd'hui pratiquement en projection continue.

L'ART DE TITRER

Les titres, dit M. Savitri, sont souvent un gros obstacle à la vente. Al Jolson a fait : Hallelujah i'm a tramp quand le parlant était encore dans les balbutiements de l'enfance. « Il n'est plus vendable sous cette forme » prétend-il. Aussi est-ce maintenant Hart of New-York (Cœur de New-York) dans le catalogue Savitri et ne marche-t-il pas mal non plus. The Greeks had a word for it a été un film très populaire avec Joan Blondell, Ina Claire et Madge Evans en tête de la distribution, mais il est aujourd'hui plus facile à placer sous son nouveau titre Three Broadway girls (Trois girls de Broadway). L'exemple le plus typique de ce que M. Savitri appelle « donner aux films des titres à sensation » est probablement celui du fameux film social de King Vidor Our Daily Bread (Notre pain quotidien) qui actuellement court les salles sous le titre Hell's Crossroads (Carrefours de l'Enfer). Evidemment le titre original doit être mentionné mais ceci est arrangé de la manière la plus discrète.

M. Savitri qui vient d'avoir cinquante-cinq ans a débuté en 1904 dans sa ville natale à La Nouvelle-Orléans. Il a toujours été depuis dans l'industrie cinématographique d'une manière ou d'une autre. Quoique sa carrière soit parsemée d'excursions dans les boîtes de nuit, les champs de courses, le théâtre et même d'autres entreprises, son métier actuel est celui de ses premières amours. Curieux métier d'un curieux personnage !



Joan Blondell que nous voyons ici avec Errol Flynn, fut une des vedettes du film The Greeks had a word for it, catalogué aujourd'hui sous le titre Trois girls de Broadway.



L'étoile d'Al Jolson a un peu pâli, mais son premier film Hallelujah a retrouvé la gloire avec un titre nouveau : Cœur de New-York



EDITH PIAF à Marseille.

Elle ne veut plus être appelée « la môme Piaf »; il faut dire : Edith Piaf. Dimanche ! La Môme ça lui allait bien... et puis qu'importe puisqu'elle est restée inchangée et d'ailleurs, Edith Piaf, ne lui va pas mal, non plus. Ce nom, fait étonnamment image : Piaf ! C'est le bruit de quelque chose qui tombe et s'écrase, Piaf ! Piaf ! celui de deux semelles sur le pavé... Piaf ! c'est aussi la chute du caillou dans la mare.

Etrange bonne femme qui ne doit rien à personne, qui « chamboule » la chanson réaliste sans rien prendre à Frehel, à Damia et Marianne Oswald ou à celle dont pourtant elle se rapproche le plus : Yvonne Georges. Elle n'a pris que la vie, la sienne vraisemblablement qui fut rude et traversée avec un cran âpre et une sensibilité affinée et apeurée... il en est résulté ce personnage qui arrive, tout petit, tout noir, tout tassé devant la rampe. Elle ne regarde pas la salle qui semble lui faire peur et ses yeux se crispent sur le chef d'orchestre. Elle est une pauvre chose terrifiée, une bête à pitié. C'est quand même la Môme Piaf... et puis elle chante !

Les plaisantins et les sceptiques se taisent alors; c'est ça le « coup de poing dans l'estomac ». On pourrait disserter sur sa « manière » sans arriver jamais à exprimer vraiment cette chose que l'on subit qui tient autant à la voix qu'à la manière de « jouer » le texte ou peut-être plus simplement de le vivre — le revivre — Elle n'a pas d'effets, pas de trucs ou de ficelles, uniquement un sens d'une réalité poétique et d'une plainte sourdement révoltée que résume si bien la phrase du pauvre nègre « Monsieur Bon Dieu, toi pas gentil ! »

Car si l'on parle d'Edith Piaf, il faut parler de son répertoire, elle a su choisir, elle n'est pas de celles qui affirment : « Moi, je peux chanter n'importe quoi ». Elle sait qu'elle est de la classe des plus grands chanteurs : ceux des rues (Souvenons-nous de ceux de l'Opéra de Quat'Sous si l'on en doutait). Elle sait qu'à ceux-là, on ne pardonne rien, on ne fait aucun crédit. Ceux-là on ne les écoute pas et

ils doivent se faire entendre (il est peu de chanteurs de rues qui sachent cette règle, évidemment).

On veut d'elle des morceaux de vie pantelants, elle les apporte, comme si elle se les arrachait... c'est alors que se produit « le coup de poing »; chacun découvre en soi un inconnu bouleversant qu'elle seule pouvait



révéler, un inconnu que l'on croit avoir compris... c'est faux, c'est là son secret et sa révélation qu'elle emporte avec elle comme un petit bagage mystérieux.

Elle peut faire ce qu'elle veut. Elle peut être lyrique puisqu'elle n'est que grande. Le *Fanon de la Légion* devient une épopée et *Mon Légionnaire* renonce à la romance pour n'être qu'un long et poignant roman d'amour. Piaf ! dans notre indifférence, elle vaille les douleurs jusque dans leurs fonds les plus cachés !

Elle peut aller n'importe où. On l'a vue dans des salles immenses, remplir des scènes que la foule des revues laissait vides; on la verra sous peu au cinéma avec *Montmartre sur Seine*, nul doute qu'elle ne gagne en-

core à cette épreuve. Elle peut aller n'importe où, avec son air las et buté, son étrangeté et sa passion.

Certes, dans un cadre intime, elle devient plus bouleversante encore, elle peut faire croire à chacun que c'est à lui que s'adresse sa confidence, c'est à chacun en particulier qu'elle peut confier son dynamisme désespéré. L'auditeur croit alors qu'il lui a été réservé, exceptionnellement, une petite parcelle du secret. C'est pour cela, pour permettre une révélation inconnue — on peut toujours révéler Edith Piaf — que Marianne Michel lui ouvre son *Petit Théâtre*. Là-bas, groupés autour d'Edith Piaf, là-bas à *Musique Légère*, quelques-uns seulement recommenceront l'expérience bouleversante.

Nous nous croyons blasés et endurcis, fermés à tout étonnement, prêts à n'importe quoi... « Oh la ! la ! Belle histoire ! » Edith Piaf chante ! Notre vernis, notre glace éclate : *L'Histoire du pauvre Nègre*; la *Chanson sans fin*, *Ferme la Fenêtre*. Edith Piaf chante, Edith la môme émouvante... Piaf !

R. M. ARLAUD.

LA REVUE DE L'ECRAN
43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD,
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse : 27 Kanonngasse, Bâle, et 25, rue du Kursaal, Montreux :
1 an : 10 frs suisses; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 466-62)

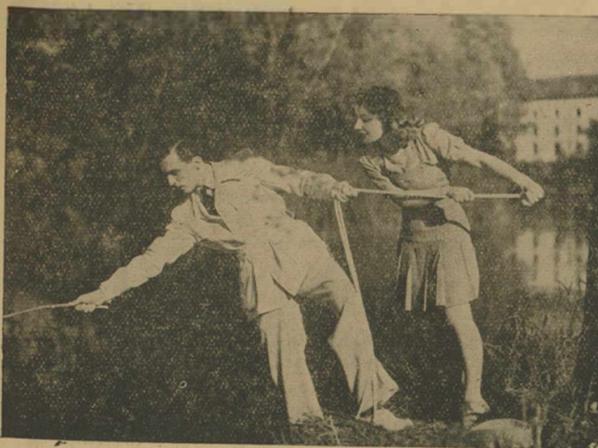
LA CRITIQUE

LA MAISON DES SEPT JEUNES FILLES.

Albert Valentin est en passe de devenir un grand réalisateur. On l'avait déjà remarqué dans *L'Entraîneuse*; cela se confirme aujourd'hui avec *La Maison des Sept Jeunes Filles*, film délicieux que Valentin a mis en scène avec beaucoup d'humour et de fraîcheur. L'histoire elle-même, sans être très originale, est charmante et bien racontée :

M. Adelin est le père de sept charmantes jeunes filles et le directeur d'une Pension qui pourrait marcher convenablement si l'agent en vins Rorive ne venait à tout bout de champ réclamer les 200.000 francs qu'il a prêtés à Adelin. Finalement Rorive veut bien renoncer à ruiner Adelin à condition que celui-ci lui accorde la main d'une de ses filles. Mais Rorive se décide précisément à épouser Rolande, qui croit être amoureuse du jeune Gérard de Boieldieu. Le jeune homme par contre préfère Coco. Tout le monde finira par s'entendre et cela se terminera par deux mariages, celui de Rolande avec Rorive et celui de Coco avec Gérard. Et l'établissement Adelin continuera son petit train-train de vie normal.

On prend un plaisir extrême à suivre les joyeuses et cocasses péripéties des jeunes filles et de cet étonnant bonhomme de Rorive. De très belles prises de vues et de spirituels dialogues de Charles Spaak ajoutent encore de l'agrément à ce film qui procure beaucoup de plaisir durant toute la projection.



Jacqueline Bouvier et Jean Paqui dans *La Maison des sept jeunes filles*.

En ce qui concerne l'interprétation, à de très rares exceptions près (Jean Paqui), elle est excellente. Jean Tissier provoque irrésistiblement le rire. Dans certaines scènes, il est impayable. André Brunot fait une très

très, trois se détachent surtout : Jacqueline Bouvier qui est une Coco pleine d'espièglerie, pétulante et spirituelle à souhait; Gaby Ancière qui est belle, naturelle et qui joue très bien plusieurs scènes demandant à la fois de l'émotion et de l'humour; Primerose Perret, gaie et primesautière, très en progrès depuis *Elles étaient douze femmes*. Marguerite Deval ne fait qu'une courte apparition. Bergeron est excellent en huissier consciencieux. Signalons encore une silhouette réjouissante entre toutes, celle de Jean Rigaux en Fernando hurleur et jaloux. Il est vraiment étonnant.

Ch. F.



Heinrich George dans *Une cause sensationnelle*.

bonne création dans le rôle de M. Adelin et nous devons dire qu'il devient un concurrent redoutable pour Fernand Ledoux, également de la Comédie Française. Parmi les sept interprètes des rôles de jeunes filles, toutes plus charmantes les unes que les au-

UNE CAUSE SENSATIONNELLE.

Voilà qui déplaira sans doute aux amateurs du cinéma « pur ». Il n'y a ici aucune action. Toute la technique est subordonnée au verbe. Il s'agit, et le titre est assez évocateur, d'un procès. Dès le début nous connaissons le coupable. On ne fait rien pour le rendre sympathique. Outre que le crime dont on l'accuse est assez spécial, ce meurtrier est une femme élégante et qui possède une grande facilité d'élocution. La partie se joue entre elle et l'avocat de la défense. Et quelle partie ! Un dialogue fourni, pesant, dont chaque mot porte. Les témoins amenés avec courtoisie jusqu'à leur siège deviennent, dès qu'ils y sont, la proie de deux avocats polis et incisifs. Le spectateur se demande souvent comment des déclarations aussi banales que les leurs peuvent avoir une influence quelconque sur l'issue de la cérémonie. Pourtant leur pouvoir est incontestable. C'est grâce à la déposition d'une négresse émue et bafouillante que la défense abattue, reprendra la direction et finira par enlever l'acquittement,



(Suite)

la réhabilitation de l'accusé et une foule de satisfactions appréciables...

La mise en scène est digne d'éloges. Simple et sûre, elle suit l'intrigue avec une grande aisance. Quant à la photo et aux éclairages, ils sont excellents. Et quelles que soient les réserves que l'on puisse faire sur la donnée du problème, le scénario et le découpage l'ont utilisée au mieux.

Tout cela est joué correctement et avec un maximum de conviction. L'avocat de la défense, c'est Heinrich George. Plein de ruse et de finesse il prend possession du texte avec tant de facilité et une telle faculté d'assimilation qu'il lui devient personnel. Sa façon d'interroger puis d'accabler le témoin, de l'aider à s'expliquer pour le relever avec bonté par la suite, sont dans la pure tradition. De telle sorte qu'on attend avec impatience ses questions et ses sourires de triomphe qui plissent comiquement toute sa face. La dernière audience est aussi passionnante qu'un match de boxe. Et Heinrich George apparaît comme le lutteur idéal : la force mise au service de l'intelligence.

G. G.

NOUS LES GOSSÉS.

Après *L'enfer des anges* dont il est le pendant gai (il a avec le film de Christian Jaque des situations, des personnages et des interprètes communs), ce film atteste de la possibilité qu'il y a en France de constituer des équipes de gosses qui ne soient pas des enfants-savants, ni des échappés du Théâtre du Petit-Monde. Et c'est vraiment réconfortant, car c'est à peu près uniquement dans la jeunesse qui vient que nous trouverons notre salut et la vérité de demain. Il importe de faire dès maintenant des films avec elle et pour elle. Et il importe surtout que ces films, sans prêcher une morale rébarbative et ennuyeuse, portent la marque de cette réalité qu'il faut lui faire voir, de cette générosité qu'on doit lui inculquer. Je crois que, pour n'être pas exempt de faiblesses, le film de Louis Daquin correspond à cette volonté.

L'histoire est celle d'un gosse qui, terrorisé par ses parents, est affolé à l'idée de leur avouer qu'il va falloir payer sa dernière « casse » : la verrière de l'école dans laquelle son pied, plus vigoureux qu'adroit, expédia un ballon de football. Pressant le drame, un jeune professeur éveille et dirige la conscience des camarades de l'enfant. Puisque tous sont autant et aussi peu fautifs, pourquoi ne réuniraient-ils pas les 1.800 frs indispensables ? Et l'on voit les

gosses faire assaut de labeur et d'astuce pour réunir la somme, qu'un pâle voyou cherchera à s'approprier. Mais finalement le Mal sera puni et le Bien récompensé, puisque la verrière ayant été payée par l'Administration, les enfants pourront consacrer l'argent ainsi amassé à un petit voyage avec le professeur qui, si adroitement, les inspira.

Cette histoire, dont le ton n'emprunte rien à la niaiserie des lectures édifiantes et morales, est narrée dans une forme très agréable, par un nouveau venu dans la mise en scène, Louis Daquin. Sans doute manque-t-il encore à celui-ci — dans la mesure où il est admis que ce soin incombe au metteur en scène — le sens du gag, de l'effet inattendu et irrésistible. Avec un scénario de cet ordre, les Américains eussent fait quelque chose de sensationnel. Ici, tous les effets sont attendus, ce qui ne les empêche pas de porter, ni de nous dispenser

POUR REHABILITER LE FILM HISTORIQUE

Zarah Leander, dramatique reine d'Écosse au destin orageux...

Les gens du cinéma, ceux qui en font métier, ceux qui font avec leur livre de caisse, le diagramme de son évolution — ce qui donne parfois des résultats — déclaraient depuis quelques années avec autorité : « Le film à costumes ne paie pas ».

Ce qui pouvait se traduire par : le public n'aime plus les films historiques ou situés dans une époque historique.

Pourtant, le « film à costumes » connut de bien belles journées. Il fut des tout premiers âges. Henry IV et Henry VIII précédèrent sur l'écran les messieurs en complet veston. C'était du reste normal, car seul le cinéma avait le privilège de donner une existence effective à des personnages historiques, de leur enlever précisément cette allure costumée à laquelle le théâtre échappait difficilement.

Mais le cinéma est fait de modes et d'engouements qui passent et reviennent, il suffit d'une impulsion énergique pour faire tourner la roue. C'est ainsi qu'après *Marie Stuart*, on peut présager la rénovation du genre. Si nous prenons le succès comme aiguille de baromètre, la sortie de ce film

ser un agrément contre lequel il serait sot de réagir. Il n'y a pas, non plus, assez d'entrain dans les bagarres ; quelques yeux pochés, quelques genoux couronnés de plus, ce n'eût pas été une affaire, et puis n'est-ce pas avant tout une question de découpage et de montage ?

J'ai parlé plus haut de l'excellence de l'équipe des gosses. Parmi les « grands » qui sont à peu près tous des jeunes, il y a Louise Carletti qui, dans un rôle sans grand relief, ne décourage en rien les espoirs que l'on peut avoir en elle ; Gilbert Gil, très jeune professeur convaincu, et un inconnu qui fait une création de petite gouape assez ahurissante. Souhaitons qu'il se confirme demain capable de faire aussi bien dans des rôles de cet ordre et autant que possible dans d'autres, et nous pourrions dire que *Nous les gosses* nous a révélé un très grand acteur : Raymond Bussière. A. M.



dans deux salles marseillaises (*Le Club* et *le Majestic*) sa prolongation au Club sont des faits significatifs. Il est à présumer qu'il restera longtemps sur les écrans. Pourquoi ?

Il est plus facile de constater que d'analyser. Peut-être est-ce ce personnage attachant de Marie, tendre petite Reine de France déçue et douloureuse, reine d'Écosse hautaine, passionnée et pitoyable. Elle a de tout temps ému les âmes sensibles, même celles qui n'aiment pas l'histoire. Son aventure, ses aventures et sa fin tragiques ont toujours touché en nous des fibres profondes.

Peut-être aussi restons-nous accessibles à une perfection dans la somptuosité qui souligne mieux une aventure humaine et ajoute à notre plaisir. Enfin, nous revenons au secret de la formule : nous ne demandons à l'Histoire qu'une aventure humaine, nous voulons qu'elle se dépouille des lointains de nos bouquins de classe.

Nous voulons tout simplement y retrouver une belle histoire.

M. Rod.



NOUVELLES DE PARTOUT

— Jacques Baumer, Yolande Laffon et Milla Parély font partie de la distribution d'*Etienne*, la pièce de Jacques Deval que l'on va reprendre au Théâtre Saint-Georges à Paris.

— On a inauguré, au Centre Universitaire Méditerranéen, la Chaire Louis Lumière. La première conférence a été prononcée par Alexandre Arnoux.

— Harry Baur sera l'interprète principal de *Graine au Vent* de Lucie Delarue-Mardrus qui va rallier Bernard Deschamps dans une adaptation de Steve Passeur.

— Robert Vidalin va faire une tournée en Afrique du Nord avec *Trois Vaises* d'Oscar Strauss.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Régimes de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 50-93

— Henry Guisot jouera le rôle principal de *La Maison du Bon Dieu* dont le scénario vient d'être enfin autorisé. Guisot fera également partie de la distribution de *L'assassin a peur la nuit*.

— Janine Darcey va interpréter un des rôles principaux de *Métiers de Femmes* d'André-Paul Antoine et reprendra le rôle qu'elle avait joué dans *Tobie est un Ange*. En attendant ces réalisations, Janine Darcey part en tournée avec la pièce *Chouchou poids plume*.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

— Le comique Ouvrard est parti donner des représentations pour les travailleurs français en Allemagne.

— Jules Ladoumègue va bientôt réaliser quelques films sportifs. Nous donnerons plus tard des détails sur ces intéressants projets.

le quart PESTRIN

(Eau pétillante)

dans tous les Cafés

— Le samedi 28 Radio-Jeunesse présentera une *Enquête sur le Théâtre et les Jeunes*, de Jacques Clair-Hugon avec Fernand Ledoux, Claude Vermorel, Georges Douking et Berthe Thyssen.

— Radio-Alger a inauguré la rubrique *Le Cinéma vous parle* qui est diffusée tous les samedis à 18 h. 45. Comme on le voit, Alger est plus heureux que la Métropole...

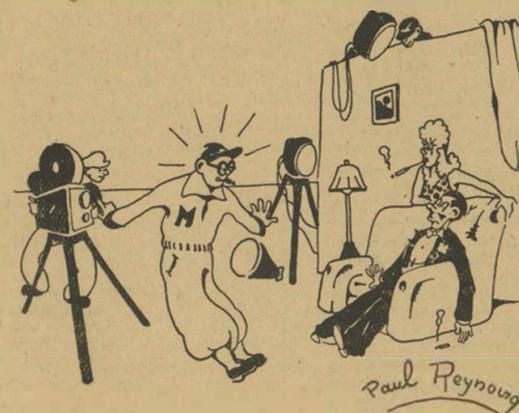
La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

— La Radio a joué une pièce inédite de Jacques Chabannes intitulée *Feux Follets*. Elle a été mise en ondes par Paul Castan et interprétée par Solange Moret, Paul Bernard, Fernand Fabre, Jean Toulout, Florence Lynn, etc.

— Georges Van Parys va venir à Nice pour enregistrer la musique de *La Troisième Dalle*.

— Jean Heuzé a été engagé comme speaker pour les émissions d'actualité à la Radiodiffusion Nationale.

— C'est Georges Dervaux qui procède à l'enregistrement de la musique de Georges Van Parys pour la *Troisième Dalle*.



— Je vous l'avais dit ; il ne supporte pas la fumée...

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

Victor BOUCHER est mort

On apprend le décès, à Paris, de Victor Boucher qui a succombé à une crise cardiaque. Dans un prochain numéro, nous parlerons plus longuement de la belle carrière de cet artiste original qui laisse derrière lui un film inédit.

UN PRIX POUR DESSINS ANIMÉS

La section du dessin animé, récemment fondée dans le cadre du Salon de l'Imagerie, institue un Grand Prix du dessin animé de 10.000 fr. auquel viendront s'ajouter deux prix de 5.000 francs, un prix de 3.000 francs, un prix de 2.000 fr. et un autre prix de 1.000 fr. Le projet du dessin animé primé fera l'objet d'une bande d'essai de 80 mètres, produite aux frais du service du cinéma. Pour tous renseignements, les artistes sont priés de s'adresser au Salon de l'Imagerie, 9, rue d'Artois, Paris.

A MONTE-CARLO

— Maurice Chevallier a connu un très vif succès en chantant ses nouvelles créations, au théâtre du Casino.

— Au même théâtre, reprise de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand avec Simone Paris, Georges Lannes, Marcel Delaire, Jean d'Yd, Yves Pascal et Nicolas Amato.

— Au cours du séjour à Monaco de Marianne Michel, plusieurs réceptions ont eu lieu en son honneur auxquelles assistaient des personnalités officielles, des cinéastes et des journalistes.

J. D.

PEINTURE
DÉCORATION
ADY
THÉÂTRES-APARTEMENTS-MANÈGES
ATLÈS 124, Rue de la Jérôme
MUSCADI, 1, Rue Victor-Ludovic
TÉL. C. 1644 MARSEILLE

MONACO-MONTE CARLO

Climat incomparable.
Tourisme, Arts, Sports
50 HOTELS et PENSIONS
Toute la gamme des Prix
Renseignements:
Office National du Tourisme et
de la Propagande, Monte-Carlo

84 Rue de ROME
ANGLE RUE MONTGRAND
VENTE BIJOUX
TOUS BRILLANTS, ARGENTERIE, ORFÈVRE
HORLOGERIE **DAVOS**
(Angle R. Montgrand) 84 RUE DE ROME
MARSEILLE

Un grand film américain...

Ce premier film du jeune metteur en scène américain n'est pas seulement remarquable par sa violente satire contre certains milieux américains, mais il dénote une fine psychologie, profondément humaine.

Tout contribue à faire de ce film un chef d'œuvre : la mise en scène, le jeu des acteurs, le scénario, la technique puissante et originale, la musique.

Dès la présentation du sujet nous sommes « happés » par les différents procédés employés par le réalisateur. La structure du film se présente ainsi : Un château monumental (de mauvais goût américain). Un homme étendu sur un lit, monumental aussi. C'est un vieillard; il tient dans sa main une boule en verre qui reflète un paysage hivernal. Il murmure (gros plan) : « Rosebud » (bouton de rose). Sa main s'ouvre et laisse échapper la boule de verre qui se casse. L'homme est mort. Puis les actualités nous montrent qui était cet homme : c'était Kane, le magnat de la presse des Etats-Unis, propriétaire de 47 journaux, 26 postes de radio, 2 syndicats et propriétaire de la plus gran-

CITIZEN KANE

de mine d'or du monde. Mais que voulait-il dire avec son *Rosebud* en mourant ? Là est peut-être tout le secret de sa vie. Un reporter est chargé d'éclaircir ce mystère. Il s'en va à la recherche de ceux qui ont connu Kane et les fait parler. Maillon par maillon, la vie de Kane est ainsi reproduite. Mais un maillon manquera toujours : *Rosebud*. Personne ne connaîtra la signification de ce mot, sauf le public qui à la fin du film voit brûler différents objets sans valeur amoncés par Kane et qui reconnaît parmi ces objets une luge qui porte cette marque : *Rosebud*. C'est là le secret que cet homme emporta avec lui : La nostalgie de son enfance perdue, évoquée par le paysage dans la boule de verre et qui lui rappelle ce nom : *Rosebud*.

C'est là le problème de l'homme riche mais malheureux parce que seul, que Capra n'avait fait que nous esquisser dans *Vous ne*

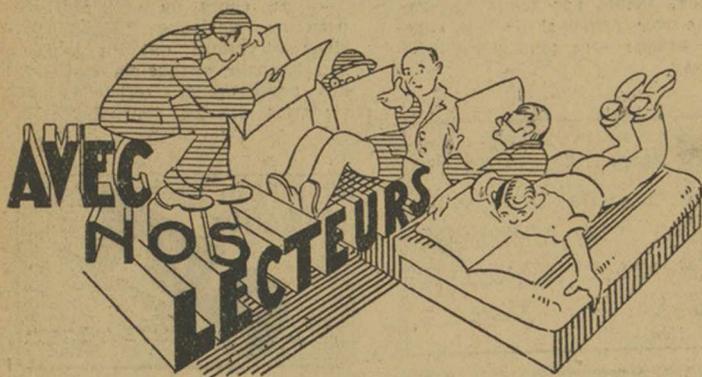
... ou de Suisse

l'emporterez pas avec vous, et que Welles traite ici à fond et d'une manière bien émouvante.

Il faut aussi signaler la technique toute nouvelle qu'Orson Welles applique ici pour la première fois et qui a donné des résultats vraiment prodigieux. En effet, Welles a employé une caméra munie d'un objectif spécial qui donne des vues d'un relief étonnant. Ce relief est obtenu par le fait que dans un même plan, l'objet situé à quelques mètres de l'objectif est aussi net qu'un objet situé à 10 ou 25 mètres plus loin. Cette technique, qui est celle inventée par Abel Gance et appelée *Pictograf*, s'alliant à une mise en scène dynamique et étincelante (sans pour cela perdre de sa force) donne à cette œuvre une empreinte de vérité qui n'a pas dû être sans inquiéter certains producteurs.

Malgré cela Orson Welles, metteur en scène, scénariste, acteur (c'est lui qui joue Kane) à l'âge de 25 ans, doit être compté parmi les grands noms du cinéma américain.

Serge LANG



Raymond M. à Perpignan. — En effet, c'est bien Lysiane Rey qui jouait Nicole dans *Une femme dans la Nuit*.

L. R. à Annecy. — Vous pouvez nous envoyer la lettre pour Jacqueline Laurent ; nous ferons suivre. Mickey Rooney se trouve toujours aux Etats-Unis, vous pouvez lire assez souvent des notes le concernant dans notre rubrique *Le Clipper est arrivé*.

July C., à Morosaglia. — Nous ne donnons pas de réponse par lettre. Vous trouverez fréquemment dans la Revue la liste des photos que nous pouvons vendre ainsi que les conditions de vente. Actuellement, nous tenons à la disposition de nos Lecteurs 5 séries de photos de 10 chacune.

Mlle S. à Marseille. — Nous ne donnons jamais d'adresses d'artistes ou de réalisateurs. Nous pouvons par contre transmettre des lettres à Yvan Noé, Marc Allégret, Abel Gance et André Berthomieu. Il n'y a pas de metteur en scène Maurice de Cammage ; il y a Mau-

rice Cammage et Maurice de Cammage.

Yvette N. à Alger. — Pierre Fresnay et Yvonne Printemps feront certainement du cinéma d'ici peu, suivez les échos de la *Soupe aux Canards* et vous serez bientôt fixée à ce sujet. La biographie de Pierre Fresnay a paru dans la collection *Visages et Contes du Cinéma*. Quand les circonstances le permettront, nous améliorerons certainement le papier de la Revue.

Mme F. C. à Clermont-Ferrand. — Nous ne pouvons pas donner d'adresses d'artistes, mais vous pouvez écrire à Claude Dauphin au Studio Marcel Pagnol, 111, rue Jean-Mermoz, à Marseille où il tourne actuellement.

Janelle P. à Adcon. — Nous vous avons fait parvenir les numéros qui vous manquaient. La photo de Claude Dauphin fait partie d'une de nos séries. Vérifiez dans les listes, s. v. p.

J.D. Limoges. — En ce qui concerne nous ne donnons jamais d'adresses, en ce qui vous concerne nous ne pouvons répon-

dre que si vous donnez la vôtre et mettez par la même occasion un peu plus de précision dans vos demandes, parce que : « Un metteur en scène se trouvant actuellement à la Victorine », c'est tout au plus le titre d'un chapitre.

C. N. à Meknès. — Imaginez-vous que le moment est mal choisi pour écrire aux vedettes américaines, le courrier est assez malal-

sé. Ceci dit, puisque vous lisez régulièrement la Revue, comment se fait-il que vous ne sachiez pas encore que nous ne donnons jamais d'adresses ? Si le génie est une longue patience, nous devons dans notre équipe, avoir énormément de génie.

Le Gérant : A. DE MAHIN
IMPR. MISTRAL - CAVAILLON

TROIS NOUVELLES SÉRIES DE PHOTOS D'ARTISTES

III

ARDISSON.
Jean GABIN,
Henry GUI SOL
Katta LOVA.
Simone MAREUIL.
Georges MILTON.
Georges PECKET.
Marcelle PRAINCE.
Micheline PRESLES.
Jacques TARRIDE.

IV

CHUKRY-BEY
Philippe HERSENT,
Gérard LANDRY.
Milly MATHIS.
Jean MURAT.
Gisèle PREVILLE,
Lysiane REY.
Valentine TESSIER.
Charles VANEL.
Robert VIDALIN.

V

BACH,
Pierre BRASSEUR.
Pierrette CAILLOL.
Pauline CARTON.
Marion MAUVILLE.
Germaine MONTERO.
Gaby MORLAY.
Charles MOULIN.
Simone PARIS.
Mireille PONSARD.

Toutes ces photographies, format carte postale internationale, signées par le photographe des vedettes, Espé à Nice sont récentes et inédites.

Elles ne peuvent être vendues séparément, et sont en vente à nos bureaux au prix de 25 francs la série. Pour les envois par poste, joindre 3 francs pour frais de port, de recommandation et d'emballage. Les règlements devront se faire par versement à notre C.C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement, ni des versements en timbres-poste.